
Philippe LABRECQUE, *Comprendre le conservatisme en quatorze entretiens*

Montréal, Éd. Liber, 2016, 202 pages

Laurent Husson



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11671>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.11671

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2017

Pagination : 424-426

ISBN : 9782814305076

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Laurent Husson, « Philippe LABRECQUE, *Comprendre le conservatisme en quatorze entretiens* », *Questions de communication* [En ligne], 32 | 2017, mis en ligne le 31 décembre 2017, consulté le 05 janvier 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11671> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11671>

Tous droits réservés

renouveau du désir de nature dans les villes et les formes prises par celui-ci : bienfaits pour la santé, attractivité de certains quartiers, lutte contre la pollution, etc. L'auteure modère toutefois cette présentation positive de la réintroduction de la nature en ville en soulignant l'existence d'effets négatifs : prix des logements, allergies, etc., et invite à repenser l'ensemble pour construire une nouvelle façon d'habiter. Rémi Beau (pp. 375-399) se penche pour sa part plus particulièrement sur la friche et la reconsidération de la nature ordinaire, en opposition du caractère remarquable de celle-ci. La friche, espace où la dynamique naturelle n'est pas soumise à la domination de l'homme, y apparaît comme la proposition d'un nouveau rapport à la nature : celui du partenariat. Les expérimentations sociales menées autour de friches étudiées par l'auteur mettent également en avant des espaces de coopération, d'échanges de savoir et de techniques entre humains. Si l'auteur postule que celles-ci peuvent « essaimer dans la société tout entière » (p. 395), la question du comment reste néanmoins en suspens.

Dans la quatrième partie, Marc Gladieux (pp. 403-424) analyse la conception de l'environnement à travers les articles d'une association professionnelle d'agriculture paysanne en Allemagne. Le terme y est employé de manière protéiforme, inséré dans une stratégie de communication, et conçu comme « un enjeu central dans les oppositions, réelles ou factices qui, résultant d'intérêts divergents, irriguent le débat économico-politique » (p. 421). Steve Hagimont (pp. 425-453) nous fait repartir dans les Pyrénées afin de saisir l'évolution du tourisme montagnard et du regard porté sur ces paysages depuis la fin du XVIII^e siècle. Ce rétrospectif permet de comprendre les regards portés sur la montagne comme des superpositions plus que comme des successions. On y découvre les rapports de force exercés qui légitiment certains usages plutôt que d'autres, des tourisms plutôt que d'autres. Enfin, Corinne Larue (pp. 455-484) revient sur la question du renouveau de l'espace rural et sur le cadre institutionnel qui l'accompagne. Elle rappelle la multifonctionnalité de l'espace rural mais met particulièrement en lumière l'importance de la prise en compte des acteurs locaux dans les projets et leur implication dans la construction d'un intérêt collectif territorialisé.

Pour conclure, malgré une vision parfois encore constructiviste de la nature dans plusieurs chapitres, cet ouvrage présente un intéressant tour d'horizon de travaux récents menés sur le sujet, tous accompagnés de bibliographies bien construites. Il permet ainsi de contextualiser et d'enrichir des recherches pour lesquelles les sciences de l'information et de

la communication pourraient avoir une place plus importante, comme le prouvent les allusions fréquentes à son influence dans les stratégies des acteurs sociaux.

Émilie Kohlmann

Gresec, université Grenoble Alpes, F-38000

emilie.kohlmann@aposte.net

Philippe LABRECQUE, *Comprendre le conservatisme en quatorze entretiens*

Montréal, Éd. Liber, 2016, 202 pages

Le présent ouvrage propose quatorze entretiens de dix à vingt pages chacun précédés d'une brève introduction pour « comprendre le conservatisme », face au constat censément dressé par l'auteur d'une méconnaissance de ce dernier, dans la mesure où il est « de nos jours souvent mal compris, caricaturé et raillé » (p. 10). Ce faisant, il vise à contribuer à remettre les grandes questions philosophiques et politiques au cœur de nos sociétés et l'aider à mieux saisir « l'état réel de la modernité avancée » (p. 11).

Les personnes interrogées sont David Azerrad (États-Unis), Jacques Beauchemin (Canada), Theodore Dalrymple (Grande-Bretagne), Patrick Dionne (Canada), Xavier Gélinas (Canada), Victor Davis Hanson (États-Unis), William Kristol (États-Unis), Heather Mac Donald (États-Unis), Harvey C. Mansfield (États-Unis), Jan Marejko (Suisse), Roger Scruton (Grande-Bretagne), Travis D. Smith (Canada), Laetitia Strauch-Bonart (France), Edward West (Grande-Bretagne), soit en majorité des penseurs relevant de ce mouvement (cinq Canadiens, quatre Anglais, trois Américains) ou bien qui s'y rattachent (un Suisse et une Française, qui elle-même est tournée vers le libéralisme anglo-saxon). Il peut s'agir d'universitaires philosophes (Roger Scruton, Travis D. Smith, Jan Marejko), sociologues (Jacques Beauchemin), spécialistes de science politique (Harvey Mansfield, William Kristol), d'intellectuels et de commentateurs plus ou moins impliqués dans des *think tank* ou des revues (David Azzerad, Laetitia Strauch Bonart, Xavier Gélinas, Patrick Dionne, Theodore Dalrymple, Victor David Hansen, Heather McDonald, Edward West).

L'auteur avait pour objectif de faire sentir la diversité du conservatisme. Celles-ci peuvent se laisser appréhender dans la manière dont les personnes interviewées choisissent de définir le conservatisme. Pour certains, il est un « tempérament » (David Azzerad, p. 13 ; Laetitia Strauch-Bonart, p. 30), une « sensibilité » (Xavier Gélinas, p. 57), une « disposition » (Travis D. Smith, p. 100 ; Jan Marejko, p. 111 ; Theodor Dalrymple, p. 123 ; William Kristol, p. 173) « à l'endroit du concret acquis

par l'exercice du jugement et de l'observation » (Travis D. Smith, p. 100) et qui peut être « philosophique » (p. 111), qui « nous rend attentif à ce dont nous héritons » (Jan Marejko, p. 111) et amène aussi à « discréditer les opinions qui ne sont pas clairement étayés par des faits » (Heather McDonald, p. 152). Pour ceux qui acceptent ou revendiquent le terme, il est un « effort systématique » (Victor Davis Hanson, p. 143) une « philosophie de l'attachement à un certain mode de vie » (Laetitia Strauch-Bonart, p. 40) et qui, à cet égard, peut être marquée par le scepticisme, une « méfian[ce] des changements radicaux » (David Azzerad, p. 13), voire une posture « réactive » (Harvey C. Mansfield, p. 163) pouvant se formuler même comme une « anti-idéologie » (Edward West, p. 185) ce qui évidemment développe une posture de prudence. Pour ceux des auteurs qui affirment le conservatisme comme une philosophie spécifique, celle-ci se veut « philosophie du commun » (Jacques Beauchemin, p. 85), « réalisme » (Edward West, p. 185), voire « réalisme métaphysique » (Patrick Dionne, p. 75) dans le cas le plus extrême.

Cette diversité, qui semble d'abord énoncée en termes géographiques est en fait surtout d'une part une opposition entre le conservatisme anglais et celui présent aux États-Unis ou encore au Québec. Le conservatisme français est présent par l'analyse de la situation politique ou de son atmosphère (Theodore Dalrymple, pp. 132-133), mais peu reconnu comme tel en raison de sa faiblesse intellectuelle (Laetitia Strauch-Bonart, pp. 33-34, 40-46). Au sein du conservatisme anglo-saxon, certaines différences internes à la situation américaines sont aussi évoquées (ainsi celle entre paléo-conservatisme et néo-conservatisme (p. 48), encore cette différence est-elle récusée. Cependant, de manière générale, les personnes interrogées ne semblent pas enclines à faire ces différences fines.

Sur la question religieuse, certains se disent athées et d'autres non (Patrick Dionne, p. 78-79, qui représente le cas le plus extrême). Cependant, tous portent une attention à la religion comme phénomène social en tant qu'elle contribue à cette conviction partagée (Xavier Gélinas, p. 59-61, Jan Marejko, p. 116-117), à la fois méthodologique et sociale, d'une primauté du collectif tout en réaffirmant la responsabilité individuelle contre un raisonnement en termes de déterminismes sociaux et d'oppression sociale. De même, pour décrire ce « déjà là » premier par rapport auquel l'action humaine ne saurait être qu'adaptative et modérée, et sûrement pas transformatrice, certains feraient appel à la nature, d'autres préférant la tradition, laquelle peut être vue comme le recueil de « ce qui fonctionnait » (Xavier Gélinas, p. 85).

Une autre manière de définir le conservatisme – dans la lignée du caractère parfois réactif de cette pensée, en tant qu'elle est née d'une interrogation sur la modernité – est la manière de voir à quoi elle s'oppose, c'est-à-dire le modernisme dans son ensemble. Certes, les personnes interviewées présentent des nuances dans les degrés de leur opposition à celle-ci et peuvent jouer du terme pour présenter le conservatisme comme un progressisme (David Azzerad, p. 18, Roger Scruton, p. 49, qui parle du conservatisme comme d'une « vision moderne du monde », sans être moderniste) lié à la modernité tout en ayant une posture critique (Jacques Beauchemin, pp. 96-97), voire en phase avec une révolution à condition qu'elle s'inscrive dans une continuité (Travis D. Smith, p. 103). Cependant, depuis la critique modérée jusqu'à l'opposition frontale, la caractérisation des adversaires, elle, demeure massive et ne présente pas, somme toute, beaucoup de différence d'avec ce qui pouvait être dit déjà au ^{xx}e siècle contre la révolution française et qu'on peut retrouver ici. Ce qui est visé est toute idée de changement radical, que celui-ci soit le fruit de l'histoire ou bien d'une volonté de refondation et de manière plus générale l'étatisme.

Un autre point de convergence est le regard porté sur le multiculturalisme. Celui-ci défini comme la position qui entraîne la non obligation pour l'individu « de s'intégrer à la communauté qu'il rejoint » (Azzerad, p. 27) ou l'idée que « toutes les cultures sont égales » (West, p. 196), ce qui pour certains a pour conséquence de « cultiver le sentiment de victimisation » (Mac Donald, p. 157) alors que cela n'est plus justifié aux États-Unis (MacDonald, p. 158), affirmation pour le moins surprenante. S'il y a des divergences de définitions – avec parfois l'idée d'une distinction entre plusieurs significations –, il y a par contre une convergence en ce qui concerne ses enjeux en raison de la primauté du commun et de la responsabilité individuelle affirmée par les différents conservatismes.

On pourrait ainsi démultiplier le jeu des nuances entre conservatisme, ce que l'ouvrage laisse faire au lecteur, ce qui implique de la part de ce dernier un intérêt, une bienveillance, voire une adhésion préalable alors que l'auteur visait un public plus large. Or, le lecteur non d'emblée conquis peut être rebuté par la manière chaque entretien donne à lire le récit d'une conversion, d'un dessilement d'illusion et d'une adhésion finalement peu critique, caricaturant l'adversaire sans que se dégage, au-delà de quelques généralités une ligne argumentative ferme et approfondie.

L'ouvrage n'est certes pas un ouvrage universitaire aussi bien dans son objectif que dans sa facture. Ceci dit, on peut cependant douter que la forme de l'entretien soit

véritablement la plus appropriée à atteindre un tel objectif notamment en ce qui concerne certains des spécialistes interviewés ont on aurait préféré, en raison de leur statut de références (Robert Scruton, dont un ouvrage, *De l'urgence d'être conservateur. Territoire, coutumes, esthétique, un héritage pour l'avenir*, Paris, L'Artilleur, 2016, a été récemment traduit par Laetitia Strauch-Bonart) une expression plus authentique, dense et ramassée. Autre limite, l'ensemble des personnes interrogées sont non seulement toutes des conservateurs, mais des « défenseurs » plus que des « observateurs » (p. 10) ou des personnes « qui ne nourrissent à son endroit aucun rejet de principe » (4^e de couverture).

Qui plus est, c'est toujours la pensée conservatrice dans son ensemble qui se trouve abordée – ce qui peut donner lieu à des répétitions – et non des thématiques plus spécifiques et ciblées, ce qui aurait permis un plus grand approfondissement. Une certaine place est donnée à des considérations politiques conjoncturelles, nécessairement transitoires sur le positionnement de tel ou tel homme d'État. Certes, on pourrait penser qu'une telle organisation permettrait de mieux faire ressortir les différences par pays, mais là encore, l'organisation – ou l'absence d'organisation puisque les personnes interviewées le sont par ordre alphabétique – de l'ouvrage n'aide pas le lecteur à appréhender ces variations, cette polymorphie du conservatisme. Enfin, tant qu'à appréhender une diversité, on ne peut que regretter que la majorité des intellectuels ici interviewés soient tous issus de l'ère culturelle anglo-saxonne, ce qui ne permet pas vraiment d'apprécier les variations du conservatisme. L'ouvrage n'est par ailleurs agrémenté d'aucune bibliographie, que ce soit une bibliographie de base du conservatisme, des ouvrages cités ou des auteurs.

Laurent Husson

Écritures, université de Lorraine, F-57000
laurent.husson@univ-lorraine.fr

Olivier LECLERC, dir., *Savants, artistes, citoyens : tous créateurs ?*

Québec, Éd. Science et bien commun, 2017, 252 pages

L'ouvrage collectif dirigé par Olivier Leclerc est le fruit d'un colloque organisé en 2015 au Château de Goutelas dans le Haut-Foréz, qui se donnait pour objectif d'expliquer comment les « amateurs », « citoyens », « non-professionnels », « publics » ou « usagers » collaboraient avec les professionnels dans divers processus de création et de recherche aussi bien artistiques que scientifiques. Il est disponible gratuitement en ligne en PDF ([https://](https://scienceetbiencommun.pressbooks.pub/touscreateurs/)

scienceetbiencommun.pressbooks.pub/touscreateurs/) et sur des archives ouvertes (<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01456387/document>).

Le projet est ambitieux car il prend le contre-pied de deux idées reçues : d'une part, les études sur les productions d'amateurs et d'experts sont généralement séparées ; d'autre part, il est communément admis que les activités artistiques et scientifiques sont radicalement différentes. La méthode scientifique et l'orientation éditoriale de l'ouvrage sont, elles aussi, surprenantes dans la mesure où elles font preuve d'une pluridisciplinarité non feinte (avec des contributions en biologie, droit, philosophie, sciences de l'information et de la communication, sciences et génie de l'environnement, science politique et sociologie) et rassemblent aussi bien articles académiques que témoignages d'acteurs de terrain. Autant dire que la construction de cet ouvrage atypique correspond bien à son thème qui ne l'est pas moins !

Le livre est organisé comme une thèse de droit (c'est au demeurant l'origine disciplinaire d'Olivier Leclerc, directeur de l'ouvrage) qui pose dans sa première partie la question des limites de son objet d'étude (partie 1 : « Le temps des amateurs et des amatrices », pp. 21-50), expose les principes qui président à l'existence de l'objet (partie 2 : « Donner leur place aux amateurs et amatrices », pp. 51-162), pour envisager enfin les instruments de mise en œuvre de ces principes en contexte (partie 3 : « Les amateurs et amatrices dans la création : pratiques, actions, institutions », pp. 163-247).

La première partie complète une thèse connue selon laquelle les amateurs occupent une place de plus en plus importante dans les processus de création (voir Patrice Flichy, *Le Sacre de l'amateur. Sociologie des passions ordinaires à l'ère numérique*, Paris, Éd. Le Seuil, 2010 ; Bernard Stiegler, « Le temps de l'amatorat », *Alliage*, 69, 2011, pp. 161-179) en redéfinissant les limites de l'amateurat (article de Michel Miaille, pp. 21-27), les modalités de la participation des amateurs, ses enjeux en matière de citoyenneté (Philippe Dujardin, pp. 29-36) ainsi que les discours de légitimation (Mélanie Fagard, pp. 37-44) ou de délégitimation de ce mode de production (Marie-Christine Bordeaux, pp. 45-50).

Dans un article sur la « Politique et poétique du théâtre amateur », Marie-Christine Bordeaux (pp. 45-50) précise ainsi la manière dont certains processus symboliques empêchent que les pratiques